

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 23 (1885)
Heft: 32

Artikel: La trâblia, lo bourisquo et lo dordon : II
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188826>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 06.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

occasion, l'offenseur se vengera de ses propres mains.

C'est logique, mais c'est désastreux.

Le pharmacien n'a pas de remèdes pour guérir la colère : c'est le moraliste qui a la première voix au chapitre. « Il faut, a dit Sénèque, réprimer le premier mouvement de la colère, comme, sur la frontière, on arrête l'ennemi. »

Un esclave ayant vivement ému Socrate par sa mauvaise conduite : « Je te frapperais, lui dit le sage, si je n'étais pas en colère. » — Il faut donc savoir réprimer le premier mouvement, tout est là.

Pourquoi trinquons-nous ?

J'ai bien souvent entendu des gens attablés se demander d'où nous venait cette habitude, parfois énervante, de trinquer à chaque coup que l'on boit ; car toutes ces habitudes ont une cause, ou une raison d'être, ou bien nous viennent de préjugés très anciens, et leur origine est alors fort difficile à découvrir. Choquer son verre une première fois en buvant à la santé de son voisin est une politesse fort naturelle qui se pratique dans presque tous les pays, mais répéter cette manœuvre à chaque gorgée a un tout autre motif.

On sait que les matelots et les émigrants sur les navires, comme les soldats dans beaucoup d'armées en campagne, mangent par escouade à la même gamelle ; or, il se trouve toujours au milieu d'eux des gloutons qui mangent avec avidité ; pour les remettre à l'ordre et leur apprendre les convenances, il s'établit, dès le premier jour, l'habitude de manger *en mesure* : les cuillers vont et viennent des dix bouches à la gamelle avec une régularité parfaite, comme si tous ces bras étaient mus par un seul mouvement d'horlogerie.

Eh bien, c'est pour la même raison que nous trinquons à chaque coup, afin que les uns ne boivent pas plus que les autres ; celui qui avale son verre d'une lampée doit attendre que ses compagnons aient fini le leur ; aux retardataires, on dit, par contre : Achevez, s'il vous plaît. De cette ingénieuse façon, chacun est rationné. En Espagne, dans le sud de l'Italie, en Grèce, pays où le vin est à très bas prix, on ne trinque pas ; on emplit soi-même son verre et l'on boit à sa soif ; chez nous, il est des gens qui auraient trop vite ingurgité un franc cinquante de liquide pour qu'on leur permette de telles plaisanteries. Nous buvons en mesure, comme mangent les soldats, les matelots et les émigrants.

Ce n'est pas plus malin que ça.

Puisque j'ai parlé du midi de l'Italie, je dirai en passant qu'à Naples — autrefois, du moins — comme on n'y connaissait pas les bouteilles *de mesure*, le vin, dans les auberges, s'y vendait au poids : on vous servait ordinairement de ces flacons au ventre arrondi et au col allongé, de deux ou trois litres, pesé sur une balance qui est sur le comptoir ; vous buvez à votre soif et l'on pèse de nouveau le restant. J'ai trouvé cela assez pratique.

J. D.

La tråblia, lo bourisquo et lo dordon.

II

Avoué ellia tråblia, lo valet åo tailieu sè crut pråo retso et sè décidà dè retornà tsi son père. « N'ia pas moian, se sè peinsàvè, que ne pouéssò pas lo rabonnà avoué ma tråblia ». Sè met don ein route, et quand lo né arrevà, s'arretà à non cabaret po lài demandà à cutsi, et lài trovà dâi gaillà que soupåvont avoué on ruti dè maçon, et l'invitaront à soupå avoué leu.

— Vo remacho bin, lào fe lo menuisier, vo z'ài tråo pourra pedance, et se vo volliài soupå avoué mè, vo vé offri oquiè dè sorta.

Lè z'autro cruront que couënàvè et sè mettront à lo couënà assebin ; mà quand l'eut met sa tråblia åo màitein dè la tsambra à bàire et que l'eut de : « Tråblia ! baille à medzi ! » l'arài faillu vairè la mena dè elliaò lulus quand viront lè coutélettès, lo civet, la frecachà, lè tsambérots et lo pesson ein sauce, avoué dâi petits pans dè Rollo et dou litres dè St-Surpi. N'ein revegnont pas, kà à mésoura qu'on pliat étâi nettiyi, hardi ! on autro lo reimpliacivè, tot coumeint à l'hôtet dè France, et fironb bombe tant qu'à la miné.

Mà lo carbatier, qu'avài la concheince on pou corba, sè peinsà, quand ve tot cé comerce, que se lavài onna tråblia dinsè, cein lài sarài gaillà coumoudo et à profit po son cabaret. Assebin, coumeint l'avài étâ invitâ à agottâ on bocon dè rognon, vollie offri à son tor åo menuisier on verro dè riquiqui iò l'avài met onna gotta d'oulhie dè pavot po lo féré drumi bin adrâi. Quand tot lo mondo fut réduit et que lo menuisier coumeincà à ronellià, lo carbatier allà queri pè lo guelatâ onna tråblia que resseimbliàvè à l'autra, et l'allà tot balameint la tsandzi dein lo pãilo iò sonicàvè lo valet åo tailieu, qu'avài met la sinna decoutè son lhi.

Lo leindéman matin, lo menuisier pâyè sa cutse, et sein sè démaufià dè rein, l'eimportè la crouie tråblia et l'allà tot drai tsi son père sein avài dédjonnâ : l'avài tant soupå que n'avài rein z'u d'apétit tandi la matenâ.

L'étâi midzo quand l'arrevà, et son père fe bin benése dè lo revairè et lài demandà :

— Eh bin, mon valet, qu'as-tou apprâi pè lo mondo ?

— Y'é apprâi menuisier.

— Ah ! l'est on bon meti ; et qu'as-tou rapportâ ?

— Eh bin, père, lo meillåo qu'ausso rapportâ, l'est ellia tråblia que vouaiquie !

Lo père la vouaitè et lài fâ : Se l'est cein que t'as fé dè pe bio, n'ia rein d'estrà, kà ta tråblia ne vaut pas tråi crutz ; l'est tota cirenåie et le brelantsè ; l'est tot åo plie bouna po bourlâ.

— Mâ, lài fâ lo valet, l'a onna vertu que vo ne cognaitè pas : quand lài dio de mè bailli à medzi, le sè couvrè dâi pe fins bocons. Allà pi queri ti lè pareints et lè z'amis et ne volliài pråo vairè ; lè vu ti regalâ à tsavon, et vo, père, vo n'arài pequa fauta dè travailli ; y'a pråo.

— Càise-tè, fou ! lài fe son père ; mà po ne pas lài féré dè la peina, lo tailieu allà criâ on moué dè dzeins.

Quand furont ti quie, lo menuisier ajustà sa trà-blia et lài fe : « Trablíe ! baille à medzi ! »

Mâ sein lo pas que la tràblia budzà ; lài eut finna-meint on frumí que sè mette à traci dessus.

Adon ti cliào dzeins sè miron à recaffà et à traità lo menuisier d'eindieujào et dè mi-fou, et que se l'étai tot lo fricot que l'avai à lào z'offri, n'iaivai pas dè quiet tant bragà et qu'on ne poivè diéro sè repètrè avoué on gigot dè frumí.

Lo pourro menuisier, tot motset, s'apécut qu'on lài avai tsandzi sa tràblia et l'ein fut tot capot. Lè pareints et amis sè reintorniront lo ventro vouàisu ; lo tailieu dut reprenè se n'aoihie et son passe-carreau et lo pourro valet dut sè tsertsi dè l'ovradzo tsi on menuisier dào veladzo.

(*La suita à deçando que vint.*)

M. l'ingénieur Raoux, directeur de la Société suisse d'électricité, étudie en ce moment l'installation d'un ingénieux appareil, dans le clocher de la Cathédrale, destiné à donner, aussi promptement que possible, le signal d'un incendie. Cet appareil, qui consiste dans un déclencheur composé d'un électro-aimant et d'un levier spécial, sera mis en mouvement au moyen d'une petite machine magnéto-électrique placée dans le bureau du Syndic de Lausanne. Grâce à cette heureuse innovation, due à l'initiative de la Municipalité, les retards, maintes fois signalés, dans l'avertissement donné au public et au corps de sapeurs-pompiers, notamment lorsqu'il s'agissait d'incendies éclatant pendant la journée, retards attribués soit à l'absence du guet, qui n'est à son poste que durant la nuit, soit à d'autres causes, ne se renouvelleront plus. Il suffira de donner un tour de manivelle à la machine placée dans le bureau du Syndic pour développer un courant électrique et faire frapper, de trois en trois, les neuf coups traditionnels, sur la grosse cloche de la Cathédrale.

Moyens d'empêcher la glace de fondre. — Il y a des circonstances où la conservation de la glace le plus longtemps possible est très utile, par exemple, dans les cas de maladie. Souvent, on a besoin de glace la nuit et on se trouve embarrassé pour retarder la fonte de celle que l'on s'est procurée à l'avance.

Voici un moyen très simple de la conserver pendant un certain temps.

Il suffit de placer le bloc ou les blocs de glace dans un vase un peu profond et de le couvrir aussi exactement que l'on peut avec une soucoupe, une assiette ou un plat, selon la largeur du vase. On place le tout sur un coussin de plumes et on recouvre avec un autre coussin de plumes. Les plumes étant mauvais conducteurs du calorique, empêchent ainsi la glace de fondre. Celle-ci ne diminue que très lentement, et il faut avoir soin, de temps en temps, d'enlever la petite quantité d'eau formée au fond du vase.

Imitation des cuirs de luxe. — Depuis quelques années, on fabrique quantité d'objets, tels que portemonnaie, sacs de voyage, nécessaires, etc., en peau

de crocodile, d'alligator, de serpent ou d'autres animaux plus ou moins rares. Un journal américain fait remarquer à ce propos qu'il serait difficile de se procurer assez de peaux d'origine authentique pour satisfaire tous les consommateurs. On les remplace par des imitations que l'on obtient de la manière suivante :

On prend une peau d'alligator, de boa ou de phoque et on la photographie de manière à obtenir une reproduction exacte du quadrillage ou des bigarrures qui caractérisent chaque genre de peau. On se sert de cette photographie pour produire, au moyen de procédés galvanoplastiques, par exemple, une plaque métallique qui, passée entre les cylindres d'un lami-noir avec un cuir ordinaire quelconque, lui donne l'apparence exacte de la peau que l'on veut imiter.

MOUTON

désarmant deux gendarmes.

Nouvelle par Jean ALESSON.

VI

Sa première nuit fut horrible. *Le dernier carré* s'associa dans son cauchemar à la perte de son sabre et à la balle prussienne envoyée sur le train. Il s'entendit condamner à mort pour désertion en temps de guerre, il se sentit mettre un bandeau sur les yeux et adosser à un mur ; son régiment formait le carré, le peloton d'exécution, commandé par Mouton, s'avancait solennellement, il entendit le funèbre commandement de feu. Il tomba sur le côté gauche et se réveilla. C'était le tambour qui battait la diane. Il se leva avec prestesse, comme un homme qui se marie à midi. Mais son cauchemar l'obsédait encore, il voulut courir jusqu'aux Ternes. Impossible. Le bataillon avait bien d'autres choses à faire. Enfin, dans l'après-midi, il arracha à son capitaine, qui la trouva intempestive, une nouvelle permission, puis il fila comme un trait dans la direction des Ternes.

— Monsieur Mouton vient de sortir, dit le concierge, il m'a dit de dire à son *ordonnance*, c'est vous, je suppose, qu'il serait chez son frère.

Il repartit avec la rapidité inquiète d'un indigent qui va peut-être manquer le mont-de-piété.

— Mon brave garçon, fit le chimiste, vous n'avez pas de chance, il sort d'ici à l'instant ; il va dîner avec un ami chez une dame, Mlle Veloutine, 297, rue des Martyrs.

— C'est loin d'ici ?

— Hélas ! mon pauvre garçon, c'est à l'autre bout de Paris.

Sans en écouter davantage, le pauvre homme reprit sa triangulation de Paris, il fit une de ces courses folles qu'on n'accomplit qu'une fois dans la vie. D'instinct, il descendit la rue St-Jacques, mais, arrivé à la Seine, il commença de demander la rue des Martyrs à chaque passant ; on lui répondait qu'après avoir couru pendant une heure dans telle direction, il ferait bien de la redemander.

Le voyant ainsi courir, une foule de gamins et de jeunes gens le crurent porteur d'une dépêche grave et se mirent à galoper derrière lui. Il lassa tout le monde et pénétra comme un ouragan chez Mlle Veloutine.

— Ah bon ! vous voilà, dit-il en apercevant son homme, je suis content !

Il tomba sur une chaise, pâlit et perdit connaissance. La sueur avait traversé son uniforme. On lui donna un bol de punch, il se ranima et vite regalopa du côté de l'Ave-Maria.